

Pour fuir, ils avaient attendu une nuit de pleine lune, mais c'était cette même lune qui, maintenant, allait causer leur perte. La première balle déchira l'air moite comme si elle avait été tirée sous l'eau. Il entendit la détonation un quart de seconde avant que le projectile ne pénètre dans la chair de son fils, juste derrière l'omoplate, avec un bruit sourd.

Frappé en pleine course, le gamin fut déstabilisé. Son père le saisit de justesse par le bras et l'empêcha de tomber.

— Papa ?

Quelques mètres devant eux, son autre fils l'appelait, un sanglot dans la voix. À la clarté de la lune, le père put distinguer les contours du visage de son cadet et sa silhouette qui se détachait sur l'horizon. Soudain, il comprit. Par sa faute, ses enfants faisaient en ce moment des cibles parfaites.

— Mets-toi à l'abri, Steven ! Vite, dans le fossé !

Tous trois dévalèrent la butte faite de gravier et de boue des Everglades et arrivèrent au bord de l'eau, essoufflés. Du poumon transpercé de l'aîné, où l'air se mêlait au sang, s'échappaient des gargouillements. Avant d'avoir échangé un mot, ils avaient compris qui les avait pris en chasse. Ils

savaient aussi que leurs chances de s'en sortir étaient minces.

— Robert ! chuchota le père, pressant contre lui son fils de dix-sept ans.

Il appliqua sa main sur le trou que le garçon avait dans la poitrine pour tenter de faire cesser la rumeur de mort qui passait au travers de sa chemise trempée de sang et de sueur.

— Oh, mon Dieu ! Robert, pardonne-moi de t'avoir amené ici !

L'autre garçon s'approcha en se frayant un chemin dans la vase, jusqu'au moment où il sentit le souffle de son père sur sa joue.

— Papa ? Comment va Robert ?

La frayeur était perceptible dans sa voix, mais son père fut incapable de lui répondre. Il n'avait jamais menti à ses fils. Ce n'était pas maintenant qu'il allait commencer.

Il tourna les yeux vers la butte de terre qu'ils avaient contribué à édifier, l'assise de la future route qu'ils étaient venus construire au cœur des marais. Il aperçut les étoiles qui les avaient tant émerveillés au cours des premières nuits passées dans les Glades, au point de leur donner le sentiment de la présence de Dieu. Et cette lune qui les avait trahis... Le remblai de la route était la seule voie possible à travers les marais pour rejoindre la civilisation. Ils n'auraient pas pu marcher sur la butte, vers la liberté, par une nuit obscure. C'est pourquoi ils avaient décidé de partir précisément cette nuit-là, en profitant, pour se guider, de la clarté de la lune reflétée par l'eau du canal et, pour marcher, de l'étroite bande de terre noire.

— Nous ne pouvons pas rester ici, Steven, lui dit son père. Nous allons traverser le canal. C'est toi le

meilleur nageur. Prends ton frère par son bras valide ; moi, je vais le soutenir par son ceinturon. Nous allons nager à l'indienne. Si nous pouvons atteindre la mangrove, grâce à Dieu, nous serons à couvert.

Il perçut le hochement de tête de son fils, visiblement très déterminé. Habité par l'optimisme et la vigueur de la jeunesse, il était convaincu que tout était possible. Le père ôta sa chemise, fit un gros nœud au milieu et le plaça sur la poitrine de son fils, contre le trou que la balle avait fait en ressortant. Puis il noua les extrémités dans son dos, là où elle était entrée. Maintenant, lui aussi, il pleurait.

— Tu es prêt, Steven ? Il ne faut pas faire de bruit.

Il hésita encore un instant. Dans sa poche, il sentit la montre en or que son propre père lui avait donnée. Pensant qu'elle y serait mieux à l'abri, il préfèra la glisser dans sa chaussure.

Ils s'enfoncèrent dans l'eau tiède et prirent lentement leur élan. Les sacs qu'ils portaient se mirent à flotter autour d'eux. Après quelques brasses énergiques, sans un bruit, malgré le poids de l'aîné, ils trouvèrent leur rythme et commencèrent à progresser.

La deuxième balle toucha le sac que portait le père. L'homme à la carabine venait de manquer sa cible. Les fugitifs avaient maintenant dépassé le milieu du chenal. Le cadet tirant plus fort vers la berge, le père redoubla lui aussi d'énergie. Quelques secondes plus tard, ils avaient pied. Le garçon ne put alors retenir sa joie. D'une voix étouffée, il s'écria :

— Nous avons réussi, papa !

Un troisième coup de feu fut tiré. La balle pénétra à l'arrière du cou et lui transperça la gorge, y laissant une ouverture béante. On aurait dit la bouche du démon en personne.

Cette fois, le père se retourna. L'homme à la carabine, son chapeau sur la tête, se détachait comme une ombre sur la voûte étoilée. Il était debout dans une barque à fond plat comme on en voit dans les Glades, celle dont il se servait toujours pour chasser. Il les avait suivis sur l'eau, épiant les trois silhouettes qui apparaissaient si nettement sur le ciel, exactement comme la sienne à cet instant. Quand il entendit le bruit familier du levier qui armait la grosse Winchester, le père, dans un ultime geste de protection, entourra de ses bras ses deux garçons, leur murmurant une prière à l'oreille et refusant jusqu'au bout de croire à l'éclair rouge qu'il avait vu jaillir sous le chapeau du tueur, à la hauteur des yeux.

1

J'étais sur la terrasse du luxueux appartement de Billy Manchester, confortablement installé dans une chaise longue. À mes pieds, l'Atlantique déroulait toutes les nuances du bleu. Turquoise près du rivage, il s'assombrissait au-dessus des récifs pour devenir bleu acier vers l'horizon. Vues d'où j'étais, c'est-à-dire du douzième étage, les différentes strates apparaissaient nettement tranchées. L'air salé de l'océan montait jusqu'à nous, porté par la houle du sud-est.

— Alors, ces lettres auraient réellement été écrites voilà quatre-vingts ans ?

J'aurais pourtant dû le savoir. Une fois que Billy avait présenté quelque chose comme un fait établi, il ne répondait plus aux questions superflues. J'essayai de rattraper ma bourde.

— Elles sont troublantes, évidemment... Mais je trouve invraisemblable que personne n'y ait fait attention depuis 1924. Pas toi ?

— Selon Mayes, personne n'a jamais ouvert la mallette de son arrière-grand-mère. Il pense même que, dans la famille, personne n'en soupçonnait l'existence.

Billy me répondait de l'intérieur de l'appartement. Pour me parvenir, sa voix devait traverser une baie vitrée.

Je tenais à la main une sortie imprimante de ce que Billy appelait « l'ultime lettre », envoyée par Mark Mayes, un étudiant d'Atlanta, accompagnée d'une demande pour que mon ami accepte d'être son avocat. Mayes disposait de tous les originaux, qu'il venait de découvrir, jaunis et près de tomber en poussière, au fond d'une armoire, dans la maison familiale. Après avoir soigneusement déplié chaque lettre, il les avait lues, ce qui lui avait fait radicalement changer d'idée à propos d'un arrière-grand-père et de deux grands-oncles, disparus depuis longtemps et dont il n'avait presque jamais été question dans les conversations familiales. Il avait ainsi acquis la conviction qu'ils étaient morts tous les trois dans les Everglades, pendant l'été de 1924, alors qu'ils travaillaient pour le compte d'une compagnie privée à la construction de la première route jamais tracée à travers les marais. Mayes avait l'intention de porter l'affaire en justice. Héritier d'une petite somme, il était prêt à la sacrifier pour payer les honoraires de Billy.

Le temps de boire deux Rolling Rock bien fraîches, j'étais au courant de tous les détails. Ou presque. En fait, je soupçonnais Billy de ménager le suspense, en bon avocat qu'il était.

— Une autre b-b-bière ?

Billy était de retour sur la terrasse, une bouteille vert foncé à la main.

— Donc, tu es allé là-bas pour voir les originaux. Et ils sont convaincants. Aucun risque que nous ayons affaire à des faux, n'est-ce pas ?

Mes déductions me surprenaient moi-même. Billy se contenta de hausser les sourcils. Je levai la main pour saisir la bouteille qu'il me tendait.

— J'avais un rendez-vous à Atlanta. J'en ai p-p-profité pour rendre v-v-visite à ce M-M-Mayes. Ce jeune homme a tout pour inspirer c-confiance. Je ne suis pas un expert, mais je c-crois qu'il faudrait se donner b-b-beaucoup de m-mal pour f-fabriquer des faux de cette qualité.

Il y avait longtemps que je ne faisais plus attention au défaut d'élocution de Billy. Il bégayait sous l'influence du stress. Au téléphone, ou quand il parlait à quelqu'un qui ne se trouvait pas dans la même pièce que lui, il n'avait aucun problème. Mais, dès qu'il avait un interlocuteur en face de lui, même un ami, les mots avaient soudain du mal à sortir de sa bouche. Ils se bouscuaient sans parvenir à suivre sa pensée, toujours brillante.

— L'écriture a p-p-pâli. Mais les d-dates sont t-tout à fait lisibles et p-p-parfaitement vraisemblables. La construction du T-Tamiani T-T-Trail a connu des aléas. Elle ne s'est achevée qu'en 1926.

Billy s'assit dans la chaise longue placée à côté de la mienne. Il portait un short et une chemise de soie de marque prestigieuse. Il allongea les jambes et croisa les chevilles. Sa peau, couleur chocolat, était parfaitement lisse et soignée. Quand il fixait son regard sur l'horizon, son profil faisait irrésistiblement penser à celui d'un mannequin de mode ou d'un acteur de cinéma.

— Nous devons p-p-prendre au sérieux les hypothèses de ce jeune homme q-quant au sort de son a-a-aïeul et d-d-de ses oncles et l-lancer l'enquête.

J'avais encore ma première gorgée de bière au fond de la gorge, et j'étais en train de lever ma bouteille en me préparant mentalement à savourer la deuxième, mais le goulot resta suspendu à quelques

millimètres de mes lèvres quand je réalisai ce que signifiaient ces derniers mots.

— Nous ?

Sans quitter des yeux l'horizon, Billy esquissa un sourire.



Je conduisais de nouveau face au soleil, laissant la côte derrière moi, quittant le bruit, la chaleur et les voitures, mais aussi le confort et le luxe. Sur la 95, on roulait plutôt bien, c'est-à-dire pare-chocs contre pare-chocs, comme d'habitude, mais l'aiguille du compteur bloquée à cent vingt kilomètres à l'heure. La première partie du trajet fut donc relativement brève. Ensuite, je continuai vers l'ouest sur une petite route, jusqu'à l'entrée du parc naturel. Là, je garai mon pick-up sur le parking des visiteurs, en laissant ma carte d'abonnement bien en vue sur le rétroviseur. Le sol du parking était recouvert d'un tapis de coquillages. Il me fallut le traverser trois fois pour transporter toutes mes provisions jusqu'à mon canoë, retourné au pied d'un bosquet de pins maritimes, près du ponton.

À chaque voyage, je jetai un regard vers le poste du garde forestier. Impossible de déceler le moindre mouvement derrière les fenêtres. Sa vedette à moteur était pourtant à quai et, à cette heure de la journée, il devait encore être en service.

Ma carrière de flic dans les rues de Philadelphie s'était achevée trois ans auparavant, et elle avait duré dix ans au total. Jusqu'au jour où j'avais tiré sur un môme, au cours d'un braquage, dans une petite boutique du centre-ville. Il m'avait tiré dessus le

premier, me logeant une balle dans le cou, et moi, je l'avais tué. Mes collègues avaient témoigné en ma faveur. Légitime défense. Des mots qui, pour moi, ne justifiaient pas la mort d'un gamin. C'est pourquoi j'avais décidé d'encaisser mes indemnités et de changer d'air. Désormais, je voulais vivre dans un endroit qui n'aurait rien à voir avec la ville où j'étais né et où j'avais grandi. Il ne m'avait pas fallu longtemps pour comprendre qu'on emporte avec soi plus de choses qu'on n'en laisse. Et pas forcément les plus agréables.

Je fermai à clé la portière du pick-up. À l'avant du canoë, je rangeai mes conserves, ma réserve d'eau ainsi que les documents que Billy m'avait confiés. Puis je poussai l'embarcation sur l'eau sombre de la rivière. En trois coups de pagaie énergiques, je gagnai de la vitesse et pris rapidement le rythme à trois temps : lever les bras, plonger la pagaie dans le courant et pousser de toutes mes forces. Dans mon dos, un mince filet d'écume se forma.

Le lit de la rivière était d'abord très large. De chaque côté s'étendait une forêt de pins maritimes qui s'inclinaient vers les berges. Plus loin, vers l'ouest, les rives se resserraient et le paysage se transformait en une succession de mangroves qui dominaient çà et là un grand cyprès chauve. Le soleil couchant striait déjà les nuages de traînées roses et orange pastel. Peu à peu, l'odeur de sel s'atténuait, l'eau douce des Everglades se mêlant à celle de l'océan. Après trois kilomètres, la rivière s'engouffrait sous une voûte de feuillages et devenait encore un peu plus étroite. Je ralentis mon allure puis cessai de pagayer, laissant le canoë dériver dans le silence. J'avais remonté si souvent la rivière, de nuit comme de jour, que j'en connaissais par cœur le moindre méandre.

Le paysage faisait penser à une forêt inondée plutôt qu'à une rivière. Sous la canopée, la température ambiante baissait de plusieurs degrés. J'ôtai donc mon T-shirt en coton léger pour en passer un plus chaud, à manches longues. Au moment de lever les bras pour l'enfiler, j'aperçus sur une berge couverte de mousse, à quelques mètres de moi, un grand héron bleu. Haut de plus d'un mètre, l'oiseau avait un long cou en forme de S et me fixait de son œil jaune, l'air furieux. Puis il poussa un cri rauque et prit son envol, battant l'air de ses longues ailes à la courbure élégante, traversa le feuillage et s'éleva vers le ciel.

J'entrepris alors de remonter le courant pour descendre vers le sud. Au bout d'un kilomètre et demi, je parvins à la hauteur des deux grands chênes de Virginie qui signalaient l'emplacement de ma cabane sur pilotis. Le petit affluent qui y menait était enfoui sous les fougères géantes. Une quarantaine de mètres plus loin, je retrouvai mon ponton privé, auquel j'amarrai le canoë, et sautai hors de mon embarcation. Je commençai par me pencher avec attention sur les trois premières marches de l'escalier qui menait à la porte de la cabane. Dans le marais, toute surface plane est recouverte d'un film humide. Quiconque pose le pied sur ces marches y laisse fatalement des traces. Je n'avais pas beaucoup d'invités, et je me méfiais beaucoup des visiteurs qui ne prennent pas la peine de s'annoncer. Mais les marches étaient intactes. Je chargeai alors sur mon épaule un premier lot de boîtes de conserve, et montai jusqu'à la pièce unique que j'appelais « ma maison ».

La cabane avait été construite dans les années 1930 pour servir de pavillon de chasse à un riche

amateur qui vivait dans le Nord. Elle était ensuite restée abandonnée pendant des années, avant d'être reconvertie en station de recherches par une équipe de biologistes qui avaient entrepris d'étudier la flore et la faune des Glades. Puis le bail avait été cédé à mon ami Billy par l'une de ses innombrables relations. Quand j'étais arrivé dans la région, il m'avait proposé de profiter de cette vieille cabane.

Pour l'essentiel, elle avait été bâtie en pin de Floride, sans doute le bois le plus dense et le plus solide qui soit. Selon la légende, les pionniers qui furent les premiers à l'utiliser, à Miami, durent le scier et le clouer tant qu'il était encore vert car, une fois sec, il devient si dur qu'on ne peut plus le travailler. Sur l'une des parois de la cabane, une série de rayonnages devaient avoir été installés par le premier propriétaire. Quatre fenêtres avaient été percées, une sur chaque mur. Le toit formait une pyramide surmontée d'une coupole qui permettait à l'air chaud de s'échapper et à l'air frais de pénétrer à l'intérieur.

J'allumai le réchaud à gaz pour me préparer du café. J'avais aussi à ma disposition un vieux poêle à bois, mais le mettre en route prenait du temps. Or, quant il s'agissait de mon café, je n'aimais pas attendre. Puis je rangeai mes vivres et mes habits propres dans les vieilles armoires alignées sur l'un des murs et ajoutai deux nouveaux livres à la pile qui surplombait mon lit. Ma bibliothèque était plutôt éclectique, comprenant des livres sur l'histoire ancienne et récente de la Floride, des récits de voyage que j'avais lus et relus pendant mes nuits de garde, du temps où j'étais flic, et quelques romans – dont un chef-d'œuvre, écrit par un ancien journaliste

du *Philadelphia Daily News*, dont je ne me séparais jamais. À part les lits superposés, mon mobilier se limitait à deux chaises à dossier droit et à une table d'acajou massif.

Quand le café fut prêt, le jour avait beaucoup baissé. Je m'en servis une tasse, allumai la lampe à huile et posai l'une et l'autre sur la table. Puis je sortis de mon sac la liasse de feuillets que Billy m'avait confiée. Les lettres signées Cyrus Mayes faisaient resurgir par bribes une tragédie oubliée depuis quatre-vingts ans. Dans ma tête résonnait un bruit familier, mais peu agréable. Celui d'un caillou qui roule et qui tourne sans que personne ne puisse l'arrêter.

Eleanor chérie,

Pardon si mes dernières lettres t'ont causé du chagrin ou donné de l'inquiétude à notre sujet. Cette fois, je vais enfin pouvoir te donner de bonnes nouvelles.

Notre long voyage en train, plutôt mouvementé, nous a conduits jusque dans le port de Tampa. J'espérais trouver ici du travail pour les garçons et pour moi. Costauds et durs à la peine comme nous sommes, je pensais que nous pourrions nous faire embaucher sur les docks. Ici, hélas, beaucoup de gens sont dans la même situation que nous. En nous joignant aux autres, tôt le matin, nous avons parfois réussi à nous faire embaucher, mais pas suffisamment longtemps pour pouvoir manger à notre faim et mettre un peu d'argent de côté. Nous avons presque épuisé nos dernières économies quand, enfin, le bon Dieu a bien voulu faire quelque chose pour nous. Ce matin, un contremaître qui paraît choisir ses hommes avec un soin particulier nous a proposé de nous

joindre à son équipe d'une vingtaine d'hommes. On nous a fait monter dans des camions et on nous a expliqué ce qu'on attendait de nous. Nous allons travailler à la construction d'une route dans le Sud. Nous sommes embauchés pour deux mois, nourris, logés et payés soixante-quinze dollars chacun la semaine. Le chantier est assez loin d'ici, on ne nous ramènera donc que dans huit semaines, sauf si nous voulons prolonger notre contrat.

Nous partons demain à l'aube, ma chérie. J'ai confiance. Voilà l'occasion de gagner l'argent nécessaire pour commencer tous ensemble une nouvelle vie.

J'ai acheté du papier à lettres et des timbres, mais je ne sais pas quand je pourrai t'écrire à nouveau.

Steven et Robert t'embrassent. Nous pensons tout le temps à toi et au petit Peter. C'est le moment de prier pour que nos rêves se réalisent.

*Ton mari qui t'aime,
Cyrus.*

Je me levai pour remplir de nouveau ma tasse. Billy m'avait raconté dans ses grandes lignes l'histoire de la Floride. Il m'avait dit quel effort colossal il avait fallu déployer pour bâtir une route à travers les Everglades. Entre 1910 et 1920, Miami était devenue une ville nouvelle florissante. Une administration efficace, le tourisme qui se développait, les relations commerciales qu'elle entretenait avec La Havane et surtout l'argent qui affluait grâce à la ligne de chemin de fer qui la reliait à New York se conjugaient pour conférer à la cité un prestige grandissant. Tous ceux qui s'étaient installés sur la côte ouest de la Floride pour faire des affaires en étaient jaloux. Ils voulaient leur

part du gâteau. Et quelques-uns s'étaient convaincus qu'une route reliant Miami à Tampa leur apporterait un peu de cette manne.

Les lettres de Mayes montraient que les entrepreneurs de Tampa avaient largement sous-estimé les Everglades. Des dizaines de pages écrites à la lueur d'une bougie ou d'une lampe à huile racontaient comment lui et ses deux fils adolescents avaient rejoint par bateau Everglades City, qui n'était à l'époque qu'un village de pêcheurs servant de camp de base pour le chantier de la route. Ils avaient dû marcher ensuite le long d'une bande de terre qui menait au cœur des marais. Là, ils avaient fait connaissance avec un engin effrayant, la drague de Monhegan, autour de laquelle les ouvriers devaient s'affairer en permanence. Le monstre, pesant ses vingt tonnes, avançait lentement mais inexorablement dans la jungle des Glades, brassant l'eau et la boue, raclant et concassant la roche, amalgamant et tassant le tout pour former le remblai destiné à servir de soubassement à la future route. Les hommes étaient à son service. Leur tâche consistait à lui ouvrir la voie à main nue.

« Cette machine a réellement de quoi faire peur, écrivait Mayes. Quand elle est en marche, le sol tremble autour d'elle dans un rayon de cinquante mètres. Elle fouille et remue la terre comme si c'était de la crème battue. »

Les ouvriers vivaient sur le chantier et dormaient dans des baraquements en bois. La première lettre de Mayes détaillait les dangers qu'ils devaient affronter.

« Le soir, quand la drague est au repos, les serpents sortent de partout. Pas plus tard que la nuit dernière, Robert en a trouvé un, d'une espèce que

nous n'avions encore jamais vue, sur son matelas. Il a dû lui régler son compte à grands coups de talon. »

Un homme du nom de Jefferson, un tireur d'élite, avait pour fonction de faire la chasse aux alligators : *« Ils grouillent tout autour de nous, écrivait Mayes, quand nous travaillons autour de la drague. »* Au cours des deux premières semaines passées sur le chantier, Mayes et ses fils avaient été témoins de la mort de deux ouvriers. L'un était tombé du haut de la machine et avait disparu, happé par la boue, avant que quiconque ait pu lui venir en aide. *« Les contre-mâîtres n'ont pas tenté de retrouver son corps, écrivait Mayes. Nous ne savons même pas si l'accident a été signalé. »* L'autre avait été tué par l'explosion d'une charge de dynamite. *« Il y en a plusieurs tous les jours, expliquait Mayes, car il faut commencer par faire sauter le socle rocheux pour que la drague puisse faire son travail. Avant chaque explosion, on donne l'alerte : "Chaud devant !" L'homme, qui travaillait trop près du trou, ne s'est pas mis à l'abri assez vite et son bras a été emporté par le souffle. Le médecin du chantier a fait tout ce qu'il a pu pour stopper l'hémorragie, mais il n'a pas réussi. Le pauvre diable s'est vidé de son sang sous nos yeux et il est mort. »*

Mayes ajoutait que le cadavre avait été enveloppé dans une couverture et chargé précisément sur la carriole qui servait à transporter d'Everglades City jusqu'au campement la dynamite qui venait de le tuer. C'était la même carriole, tirée par un bœuf, qui acheminait discrètement les lettres de Mayes à sa femme. *« Je me suis fait un ami du vieux Noir qui livre la dynamite, racontait-il. J'ai remarqué qu'il regardait avec admiration la montre de mon père. »*

J'ai pensé que je tenais là le moyen de te faire parvenir mes lettres. En échange de la montre, il a promis de les mettre lui-même à la poste à Everglades City. C'est un service payé au prix fort mais, ma chérie, je suis prêt à donner n'importe quoi pour être sûr que tu recevras de nos nouvelles. »

Je me levai, vidai le fond de café qui restait dans ma tasse et me dirigeai vers le perron aménagé en haut de l'escalier. À travers les branches, j'aperçus un quartier de lune épinglé sur le ciel comme une broche de métal à l'éclat voilé, entourée de nuages. Il m'avait fallu du temps pour m'adapter à l'obscurité quand j'étais arrivé ici, habitué comme je l'étais à la ville, où il ne fait jamais nuit noire. À présent, je savais tirer profit du moindre reflet de lune sur la rivière. Je faisais la différence entre plusieurs degrés d'obscurité et ne confondais plus un tronc d'arbre avec un buisson de fougères. Le bruissement des insectes dans la forêt ne m'empêchait plus de percevoir la présence d'un prédateur. J'avais parcouru de nuit, dans mon canoë, le labyrinthe des marais, et je savais qu'on avait de la chance lorsqu'on arrivait jusqu'à la côte sans être accablé par la chaleur et torturé par les moustiques. Dans les années 1920, il devait être particulièrement pénible de travailler dans cette atmosphère, sans pouvoir se reposer au frais ni se désaltérer autrement qu'avec de l'eau tiède. Était-ce suffisant pour que des gens comme les Mayes, qui avaient un besoin vital de trouver du travail, se révoltent et décident de prendre la fuite ? La dernière lettre écrite par Cyrus laissait ouvertes toutes les conjectures.

*« Eleanor adorée,
Je ne voudrais pas que tu te fasses trop de soucis pour nous, ma chérie, mais je dois te dire que notre*

situation ici devient de plus en plus difficile. Pour le moment, nous sommes encore en bonne santé, les garçons et moi, malgré les épreuves que j'ai évoquées dans mes lettres précédentes. Mais je m'inquiète pour Robert et Steven. Je vois qu'ils se tiennent à l'écart du reste de l'équipe. C'est à moi seul qu'ils se plaignent. Je sens une sourde appréhension grandir en eux, en même temps que de la colère. Ils se tournent vers moi pour obtenir des réponses et je crois, en effet, que nous devons bientôt prendre une décision.

D'après mes calculs, nous sommes maintenant complètement isolés dans les marais, très loin de tout établissement civilisé, d'un côté ou de l'autre de cette route en chantier. Notre dépôt d'Everglades City doit être à quarante-cinq kilomètres derrière nous. C'est beaucoup trop loin pour des hommes à pied, sans vivres, avec cette chaleur de tous les diables et sans défense contre les dangers naturels, qui ne manquent pas. Hier, trois de nos hommes ont voulu résilier leur prétendu contrat et rentrer. Le contre-maître leur a refusé toute aide. Ils sont quand même partis pendant la nuit.

Steven m'a dit qu'ils avaient volé des bidons d'eau. Lorsqu'il les a entendus soulever la moustiquaire et s'éclipser, il nous a réveillés. Nous avons fait le guet pendant plus d'une heure. Trois coups de feu ont été tirés, un peu plus à l'ouest, séparés par des intervalles de silence. Nous avons clairement reconnu l'arme de M. Jefferson. Ces tirs nous ont beaucoup effrayés et nous avons prié en silence tous les trois. Ce matin, quand l'un de nos hommes a demandé à M. Jefferson s'il était sorti pour tirer des alligators au cours de la nuit, celui-ci s'est contenté de hocher la tête sous son chapeau, sans dire un mot, avant de regagner

son perchoir. Nous savons bien que nous n'aurons plus jamais de nouvelles de ces hommes, pas plus que des malheureux qui, avant eux, se sont résolus à partir par leurs propres moyens. Nous prions pour qu'ils aient pu rejoindre sains et saufs la civilisation et leurs familles.

Ma chérie, j'espère que tu as bien reçu mes lettres. Voilà maintenant dix semaines que nous sommes dans cet enfer des Everglades. Puisse l'argent que nous allons rapporter dès que nous aurons fait notre temps ici nous permettre d'envisager l'avenir sous un meilleur jour. Je sais bien que nous devons être patients, mais en aurons-nous encore longtemps la force ?

*Nous t'embrassons très fort tous les trois,
Cyrus. »*

Je rentrai dans la cabane, éteignis la lampe et ôtai ma chemise. Dans le noir, je m'étendis sur le lit en écoutant les bruits des Glades. Mes rêves furent remplis de serpents venimeux et d'ouvriers suant sous le soleil.